

A. PARTIE 1. NOTRE QUÊTE DE LIBERTÉ EST SOUTENUE PAR DES SIÈCLES D'ÉLABORATIONS PHILOSOPHIQUES ET PAR QUATRE RÉVOLUTIONS MAJEURES. À PROPOS DE L'OUVRAGE DE GIUSEPPE NASTRI, L'IVRESSE DE LA LIBERTÉ, ÉDITIONS DE PARIS, 2015, 34 €.

Q<sup>1</sup> On dirait que vous avez quelque chose contre la liberté. Des psychanalystes prétendent justement que nous craignons la liberté des autres.

R<sup>1</sup> La liberté peut faire peur, en effet. Certains penseurs, comme Kierkegaard, disent que l'innocent est angoissé quand il doit décider : c'est le cas d'Adam et d'Ève devant le fruit défendu. Par contre, toujours selon Kierkegaard, l'homme mauvais ressent de l'angoisse seulement quand il se trouve sollicité à se remettre question en vue d'une possible rédemption. Quant au saint, il prie Dieu de le protéger du mauvais usage de sa liberté.

Q<sup>2</sup> N'est-il pas évident que nos sociétés doivent à la liberté ce formidable progrès que nous avons connu : la fin de la misère, la démocratie, la tolérance, l'accès à une abondante information et à la communication tout azimut ? Si par liberté nous entendons *l'action dont nous prenons l'initiative*, comment peut-elle engendrer une ivresse, un étourdissement, une démesure, comme vous semblez le dire ?

R<sup>2</sup> La démesure dans la recherche de la liberté est la *perte de raison*, que les anciens appelaient *amentia* ! L'exemple de Nietzsche sombrant dans la folie vient inévitablement à l'esprit. Car si on dit qu'on fait les travaux « d'abord avec le cerveau et puis avec le marteau », j'en veux à la philosophie qui a fait du goût de *l'action dont nous prenons l'initiative* un critère presque exclusif pour se conduire dans la vie.

Q<sup>3</sup> Dans ce livre « L'ivresse de la Liberté », vous insistez sur l'importance de la pensée philosophique et religieuse des derniers cinq siècles dans cette quête d'une liberté jadis inimaginable. Les mégaphones médiatiques et culturels de notre temps répètent inlassablement que le succès sur le terrain de la société européenne du bien-être, de la consommation et de l'autoréalisation dérive des Lumières.

R<sup>3</sup> Oui, en partie. Plus en général, cette quête de la liberté se manifeste dans les principales révolutions européennes : Allemagne (1517), Angleterre (1649), France (1789), Russie (1917), à la distance de 130-140 années l'une de l'autre.

Or, le rôle des prêcheurs, des théoriciens, des « intellectuels » dans ces révolutions, dans les contrerévolutions qui ont suivi et dans le relativisme actuel est inestimable. Pour ne mentionner que Kant, rappelons qu'il pose *l'autonomie étiq*ue à la place du commandement divin (surtout dans ses écrits posthumes), et contribue de la sorte à ce fameux subjectivisme qui justifie tout élan libertaire. Naturellement, il y a toute une série de relais entre les opinions des philosophes et celles des gens dans la rue.

**Q<sup>4</sup> Dans « L'ivresse de la Liberté », vous dites que la liberté ne consiste pas à faire ce que l'on veut sous l'emprise de la sensibilité, des pulsions, des craintes et des angoisses, mais à vouloir ce que l'on fait. Vouloir n'est-ce pas viser librement un but ? Mais alors, comment prouver que l'homme possède réellement un libre arbitre ?**

R<sup>4</sup> Mis à part le témoignage de la délibération (témoignage d'ailleurs contesté par Sartre), il n'y a qu'une preuve possible – et en même temps définitive – du libre arbitre, mais cette preuve ne concerne que l'option fondamentale pour ou contre Dieu. Et elle a un seul fondement : la considération du genre d'adhésion que s'attend de nous le Dieu auquel nous avons à faire.

**Q<sup>5</sup> Parfois vous donnez l'impression d'être ingrat envers votre temps. Notre siècle qui marche sur les épaules des géants offre quand même beaucoup. Qu'aimez-vous donc dans le monde qui vous entoure ?**

R<sup>5</sup> J'aime évidemment l'aisance de bouger et de communiquer dont nous disposons, mais je regrette que notre époque – empirique, séculière et n'ayant d'autre projet que la croissance et la liberté (extérieures) – soit ingrate vers une tradition de responsabilité intériorisée.

**B. PARTIE 2. NECESSITE DE CRITIQUER UNE QUETE DE LIBERTE QUI SE SUFFIT A ELLE-MEME. À PROPOSE DE L'OUVRAGE DE GIUSEPPE NASTRI, « L'IVRESSE DE LA LIBERTE », ÉDITIONS DE PARIS, 2015, 34 €.**

**Q<sup>6</sup> Dans quel but essayer d'établir une relation entre les conceptions philosophiques que vous avez analysées et les diverses révolutions et contrerévolutions européennes également étudiées ?**

**R<sup>6</sup> La question que vous posez est celle du rapport entre la proposition d'une plus grande liberté et la capacité qu'auront les pouvoirs et les peuples de faire face aux défis qui s'annoncent.**

**Q<sup>7</sup> Croyez-vous à l'utilité d'une analyse et d'une critique si poussées de la philosophie moderne, telle la vôtre, face à l'offre actuelle du simple critère éthique de la plus grande liberté, sous réserve du respect de la liberté des autres ?**

**R<sup>7</sup> On peut abuser de sa propre liberté, au détriment de la liberté des autres, comme on peut abuser de la consommation (jusqu' à l'obésité, au sens propre et figuré). Sartre disait : « L'enfer c'est les autres. » Comment imaginer que l'on se soucie de la liberté des autres quand on a proposé comme principe fondamental celui de la plus grande liberté ? À cet égard, je propose un dilemme assez simple, au moins dans ses termes. Au point de vue philosophique, est-il plus facile de se convaincre de l'existence d'un Dieu qui a fait le ciel et la terre (et qui nous juge) ou de la réalité de la vie intérieure des personnes qui nous entourent ? Si l'on s'en tient seulement aux cinq sens, ces personnes pourraient être des pantins, des automates, des robots ou des computers de chair, qui ont juste la propriété de répondre bien à propos.**

**Q<sup>8</sup> Soyons honnêtes. S'il est vrai que les jeunes et les moins jeunes entre eux, en privé, parlent encore de Dieu, c'est le discours en public qui ne passe pas, qui apparaît déplacé, qui fait presque honte. Ne vous sentez-vous pas mal à l'aise en rouvrant la question religieuse ?**

**R<sup>8</sup> Sur le plan du discours public, médiatique, politique, à travers tant de révolutions et contrerévolutions européennes, l'indifférentisme, le laïcisme, l'agnosticisme, l'athéisme – appelez-les comme vous voulez – ont gagné. Le résultat est qu'il nous reste cet idéal de liberté comme seul critère éthique.**

Mais il faut rappeler que souvent des penseurs revendiquant l'éthique de la plus grande liberté nient le libre arbitre (Schopenhauer, Sartre) et vont jusqu'à en maudire la simple notion (Nietzsche). C'est donc la base même de la liberté comme responsabilité qui est compromise.

**Q<sup>9</sup> Vous parlez d'un Dieu doué du libre arbitre comme l'homme, qui punit et récompense comme le font les grands de la terre. Mais vous savez bien que depuis Xénophane de Colophon les philosophes trouvent suspect, voire détestable, un Dieu anthropomorphe qui se comporte comme l'homme : qui aime, se fâche, souffre, juge et surtout demande notre amour.**

**R<sup>9</sup>** Et bien, il nous faut précisément un Dieu anthropomorphe car avec le Dieu des philosophes – Dieu oscillant entre l'être et le néant, inconscient, immanent, mathématicien, pensée de pensée, pure logique, loi morale, énergie, moteur immobile – on ne peut pas entretenir un rapport de personne à personne. D'ailleurs, dans les termes de la tradition judéo-chrétienne ce n'est pas Dieu qui est anthropomorphe, mais l'homme qui est théomorphe c'est-à-dire « à l'image de Dieu ». (*Genèse*, 1, 27.)

**Q<sup>10</sup> En conclusion de votre critique de l'appel indiscriminé à la liberté vous n'avancez pas des propositions concrètes. Comme dans les périodes de décadence, vous semblez ne proposer plus rien d'autre que de sauver son âme. Et à la notion philosophique (grecque) d'immortalité de l'âme vous préférez la notion biblique (juive) de résurrection des corps. Expliquez-vous.**

**R<sup>10</sup>** Il s'agit tout simplement de l'unité – face à Dieu et face au philosophe – de l'homme : corps (sensibilité), âme (intelligence) et esprit (libre arbitre). Cette unité formée par tous les instants, tous les lieux et toutes les expériences de notre vie constitue l'éternité, l'au-delà, vu comme un éternel présent. Le paradis et l'enfer ne sont pas « après » notre décès. L'« après notre mort » concerne ceux qui restent sur terre. La même notion d'unité s'applique à l'univers qui forme un tout et qui est, sous cet angle, *petit et compact*. En conclusion, ce livre *L'ivresse de la liberté*, pourrait aussi s'appeler *L'ivresse de la philosophie* ou *L'ivresse de la science*, puisque nous avons trop attendu d'elles. Où est la limite ? Les choses se tiennent car elles se limitent réciproquement, sans se disperser à l'infini, comme si tout se trouvait toujours au milieu d'un gué.